Paris

CHATEAUBRIAND

ATALA
RENÉ



ATALA

RENÉ



F. R. de CHATEAUBRIAND

ATALA

RENÉ

Texte présenté
par
René-Louis DOYON



RENÉ RASMUSSEN
168, Boulevard Saint-Germain
PARIS

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

Saint-Malo 4 Sept. 1768 — Paris 4 Juillet 1848.

Naissance du romantisme français.

Chaque pays a eu son romantisme et chaque romantisme sa forme, son destin particulier. Admettons que le romantisme français ne fut que le déchaînement, dans le poème, des passions, des sentiments libérés du silence sur soi-même, d'une discipline sociale faite de convenances et de pruderie autant que de dignité, un débordement de lyrisme jeune et un peu vain avec, pour occasion et lieu commun, l'homme perdu dans la nature et incapable de comprendre et libérer son incompréhensible accident. Ce romantisme-là, en germe dans Rousseau, frôlé par Bernardin de Saint-Pierre, fut mis à la lumière par l'Immortel Vicomte qui le conduisit à une glorieuse maturité et l'entretint, sans faiblesse et avec autorité, avec ses lunes, la cime indéterminée des forêts et autres trouvailles supportables sous sa seule plume.

Atala date cette naissance en même temps que le premier écrit romanesque de Chateaubriand, si l'on excepte *Un Amour à la campagne,* écrit en 1790, pour *L'Almanach des Muses* ; c'est aussi le premier poème en prose français. Son auteur, qui se voulait aussi un homme d'action, restera à travers les péripéties, les variations de sa fortune, le perpétuel chantre de lui-même et un enchanteur.

Revenant de l'Amérique du Nord où il voulait poursuivre l'œuvre de son compatriote Jacques Cartier, mais où il ne connut que les environs de Boston et les nombreux récits de voyageurs, il orchestra diverses hymnes à la nature, conçues dans un dessein apologétique ; *Atala* en était un épisode accessoire et tellement à part dans cet arsenal d'arguments prosélytiques que, par crainte d'en perdre une copie capable de tenter un contrefacteur, Chateaubriand, conscient de sa maîtrise lyrique et fort peu soucieux de coiffer la perruque miteuse de Bernardin, s'assura très vite d'une priorité en annonçant habilement son œuvre dans *Le Journal des débats* et *Le Publiciste* et en éditant, quelques jours après, un charmant in-12 sous couverture muette : *Atala, ou les Amours de deux Sauvages dans le désert ; par François-Auguste Chateaubriand. Paris. L'an IX (1801).*

A cette date, le vicomte remisait prudemment sa particule. Fontanes, tout puissant, avait protégé sa rentrée frauduleuse en attendant de le lancer dans la Carrière au bénéfice de la renommée. La préface comportait vingt-quatre pages, le texte deux cent dix. Le retentissement fut des plus heureux ; une nouvelle prose était née, une écriture qui avait sa musique propre sans s'appuyer sur les poses fixes, monotones, fastidieuses même des rimes et des césures; elle déroulait son flot d'images, de comparaisons balancées, de descriptions inconnues jusqu'alors. Des critiques s'élevèrent sur la sensualité des peintures et sur les risques de certaines figures. On reprocha notamment ce curieux portrait du vieux missionnaire : *Quand* [le père Aubry] *nous parlait... ses yeux modestement baissés, son nez aquilin, sa barbe avaient quelque chose de sublime dans leur inquiétude et comme d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre...* Malgré ces poussières, nettoyées par la suite, le livre épuisé, l'auteur à sa naissante et ascendante renommée publiait, en 1805, un épisode détaché de la longue histoire des Natchez : *René* ; en le joignant à *Atala,* il soulignait sa double paternité du romantisme et mettait en relief la *poésie en prose* et la peinture de la

passion. Ces chants mélancoliques retentirent tout un siècle ; le puéril, le sonore, le sentimental romantisme était né, mais la langue en était solide, la construction clairvoyante et le procédé moins artificieux que ceux dont les générations mal nourries de ce désenchantement vont user et ternir l'éclat. Par un curieux synchronisme et pour souligner cette sorte de cohésion littéraire, le filleul de Chateaubriand, Victor Hugo, naissait avec la deuxième année du siècle, comme si l'événement soulignait en même temps les deux pôles du romantisme : le prosateur qui le conduira à la gloire avec majesté et le poète qui en scellera le tombeau enseveli sous un amoncellement de prestigieux alexandrins.

La résonance de Chateaubriand est sensible dans la sombre révolte de son compatriote et contemporain Lamennais, dans Gustave Flaubert, son arrière-disciple, et jusque dans M. André Suarès qui, en dépit d'un luxe de rhétorique et d'antithèses, n'a pas réussi à l'éclipser. La gloire de l'écrivain ne peut cependant faire oublier l'énergie, l'endurance de l'homme qui, faible, de petite taille, un peu gibbeux, mena, en dépit de ses tourments plus métaphoriques que réels, une longue existence de voyages et... d'enquêtes, de misères et de grandeurs, d'action et de

rêve, de plaisirs et de labeurs, mais toujours digne de respect et non sans courage. La politique même, qui lui laissa de persistantes haines, ne parvint pas à ternir son blason de la moindre poussière. Sa foi, quoique obstinée et sincère, ne put apaiser aucun de ses nombreux orages passionnels ni tempérer ses quêtes amoureuses. Même dans cette attitude double d'homme vivant et d'écrivain doloriste ou algomane, il reste lui-même et digne de sa renommée ; qu'on l'imagine mourant de faim dans les rues de Londres, accablé de mélancolie en Orient, triomphant dans les salons de Paris ou adonné aux fastes d'une ambassade, il harmonisa au mieux ses principes et ses flexions sentimentales, ses goûts et ses rêves, ses ardeurs et ses fortunes. Nul n'est dupe de ses variations sentimentales non plus que de ses désirs troubles si habilement travestis dans ses romans. Ce *René*, débordant de sèves juvéniles, est bien le complice de cette sœur inquiète, étrange, son double tellement ardent que le suicide seul pouvait sinon la consoler, du moins la libérer des tortures d'une séparation par trop égoïste.

On a voulu imputer à *Atala*, aux *Martyrs*, le roman de propagande de *Fabiola* à *Quo Vadis ?* sans omettre les derniers produits commerciaux du genre sortis de Raynès-Mon-

laur et Louis Bertrand. Cette contestable paternité n'atteint pas l'Immortel Vicomte, pas plus que René n'a enfanté les confidences d'amour multipliées depuis 1805, d'*Adolphe* à l'*Enfant du Siècle,* de *Corinne* au *Petit Ami.* Il n'empêche qu'*Atala* reste un événement littéraire, un roman nouveau. Ses intentions prosélytiques trahissent la sensualité de l'auteur malgré les efforts du père Aubry tentant de mêler dans ses prônes Homère à Salomon ; on trouve là cette *cime indéterminée des forêts* qui excitait Stendhal à un vain duel. Là encore, cette faible argumentation en faveur de la transsubstantiation : le soleil frappant l'hostie à angle déterminé, et d'autres tours et d'autres images qui sont à la fois et de leur temps et d'un poète, non d'un apologiste trahi dans ses intentions mêmes tant l'inspiration poétique l'entraîne. En effet, le vœu maladroit qui enchaîne Atala et la conduit au suicide pourrait bien être inspiré de Phlégon et devenu sous une autre plume *Les Noces Corinthiennes.* N'est-ce pas, en effet, une gageure de lire les appels du sensuel, de l'égocentriste, de l'inquiet et inassouvi Chateaubriand au sacrifice, à la pureté, à l'altruisme chrétiens ? Cela est aussi contradictoire que les tendances et presque les disciplines de Stendhal révolutionnaire, au de-

meurant envieux de noblesse jusqu'à s'octroyer une particule, plus soucieux d'aristocratie que de bourgeoisie et de l'amour de femmes racées que de Pietragrua ou des grues, sa pâture le plus souvent ! Quel parallèle même à approfondir entre ces deux antagonistes, le Breton patriote et royaliste par atavisme, le Grenoblois européen et milanais par coquetterie ; leur mort même susciterait encore des vues convergentes : le vice-consul mourant, selon son vœu, sur une borne rue Neuve-des-Capucines ; l'ambassadeur demandant pour tombeau anonyme, mais illustre, le rocher du Grand-Bey.

Atala et *René* contiennent le plus pur des amours rêvés, vécus et chantés par Chateaubriand et le premier, le plus mélodieux poème romantique. N'ont-ils pas droit à notre audience comme à notre considération ? Et, si *Les Mémoires d'outre-tombe* sont un incontestabe chef-d'œuvre de la littérature française, n'en sont-ils pas la préparation, l'avant-goût ?

Rien n'est plus touchant que les singuliers et ridicules hommages rendus à ces deux chefs-d'œuvre et il faut s'en tenir à ceux connus ! En 1810, une demoiselle Marie-Louise Arnassant osa *écrire en vers* un poème de six chants imité d'*Atala* (à Lyon, chez l'au-

teur, 1810) et, en 1832, un jeune homme, malade sans doute, mit *René* en vers ! Ces sous-produits ne doivent point étonner. Il y a fort longtemps, un jeune mélomane qui ne savait rien de la langue musicale rêva longtemps de tirer d'*Atala* le *Tristan et Yseult* français !

Si pareille tentative n'a pas été réalisée, en revanche il y eut plus de dix parodies, vaudevilles, ballets et pantomimes qui furent la rançon du succès considérable d'*Atala*. L'inventaire détaillé en serait ici oiseux. Il a été déjà scrupuleusement relevé par M. G. Chinard. Signalons toutefois un gracieux pastiche conçu en charge contre les délicatesses d'*Atala* : *Les Oraisons amoureuses de Jeanne-Aurélie Grivolin, lyonnaise* (La Connaissance).

Par son écriture magnifique et bellement française, Chateaubriand est resté un enchanteur, représentatif d'un art, d'un temps, d'une école, comme il fut une grande personnalité.

René-Louis Doyon.

Référence : Gilbert Chinard.

ATALA,

OU

LES AMOURS

DE

DEUX SAUVAGES

DANS LE DÉSERT;

Par FRANÇOIS-AUGUSTE

CHATEAUBRIAND.

A PARIS,

Chez MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N.° 1186;
Et à l'ancienne Librairie d Dupont, rue de la Loi, N.° 238.

AN IX. (1801.)

Fac-similé du titre de l'Edition originale

PRÉFACE.

On voit par la lettre ci-dessous (1) ce qui a donné lieu à la publication d'*Atala* avant mon ouvrage sur le *Génie du Christianisme*, dont elle fait partie. Il ne me reste plus qu'à rendre compte de la manière dont cette histoire a été composée.

(1) Voici la lettre publiée dans le *Journal des Débats* et dans *le Publiciste* non sans dessein de publicité (1801) :

« CITOYEN, Dans mon ouvrage sur le *Génie de Christianisme, ou les beautés poétiques et morales de la Religion chrétienne*, il se trouve une partie entière consacrée à la *poétique du Christianisme*. Cette section se divise en trois parties : poésie, beaux-arts, littérature. Ces trois parties sont terminées par une quatrième sous le titre *Harmonies de la religion avec les scènes de la nature et les passions du cœur humain*. Dans cette partie, j'examine plusieurs sujets qui n'ont pu entrer dans les précédentes, tels que les effets des ruines gothiques comparées aux autres sortes de ruines, les sites des monastères dans la solitude... Cette partie est terminée par une anecdote extraite de mes voyages en Amérique et écrite sous les huttes mêmes des Sauvages ; elle est intitulée *Atala*, etc. Quelques épreuves de cette petite histoire s'étant trouvées égarées, pour prévenir un accident qui me causerait un tort infini, je me vois obligé de l'imprimer à part, avant mon grand ouvrage.

« Si vous vouliez, citoyen, me faire le plaisir de publier ma lettre, vous me rendriez un important service.

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

J'étais encore très jeune lorsque je conçus l'idée de faire l'*épopée de l'homme de la nature,* ou de peindre les mœurs des sauvages, en les liant à quelque événement connu. Après la découverte de l'Amérique, je ne vis pas de sujet plus intéressant, surtout pour les Français, que le massacre de la colonie des Natchez à la Louisiane, en 1727. Toutes les tribus indiennes conspirant, après deux siècles d'oppression, pour rendre la liberté au Nouveau-Monde, me parurent offrir un sujet presque aussi heureux que la conquête du Mexique. Je jetai quelques fragments de cet ouvrage sur le papier ; mais je m'aperçus bientôt que je manquais de vraies couleurs, et que, si je voulais faire une image semblable, il fallait, à l'exemple d'Homère, visiter les peuples que je voulais peindre.

En 1789, je fis part à M. de Malesherbes du dessein que j'avais de passer en Amérique. Mais, désirant en même temps donner un but utile à mon voyage, je formai le dessein de découvrir par terre le *passage* tant recherché et sur lequel Cook même avait laissé des doutes. Je partis, je vis les solitudes américaines, et je revins avec des plans pour un second voyage, qui devait durer neuf ans. Je me proposais de traverser tout le continent de l'Amérique septentrionale, de remonter

ensuite le long des côtes, au nord de la Californie, et de revenir par la baie d'Hudson, en tournant sur le pôle (1). M. de Malesherbes se chargea de présenter mes plans au gouvernement, et ce fut alors qu'il entendit les premiers fragments du petit ouvrage que je donne aujourd'hui au public. La Révolution mit fin à tous mes projets. Couvert du sang de mon frère unique, de ma belle-sœur, de celui de l'illustre vieillard leur père, ayant vu ma mère et une autre sœur pleine de talents mourir des suites du traitement qu'elles avaient éprouvé dans les cachots, j'ai erré sur les terres étrangères, où le seul ami que j'eusse conservé s'est poignardé dans mes bras (2).

(1) M. Mackenzie a depuis exécuté une partie de ce plan.

(2) Nous avions été tous deux cinq jours sans nourriture.

Tandis que ma famille était aussi massacrée, emprisonnée et bannie, une de mes sœurs, qui devait sa liberté à la mort de son mari, se trouvait à Fougères, petite ville de Bretagne. L'armée royaliste arrive ; huit cents hommes de l'armée républicaine sont pris et condamnés à être fusillés. Ma sœur se jette aux pieds de M. de La Rochejaquelein et obtient la grâce des prisonniers. Aussitôt, elle vole à Rennes, se présente au tribunal révolutionnaire avec les certificats qui prouvent qu'elle a sauvé la vie à huit cents hommes, et demande pour seule récompense qu'on mette ses sœurs en liberté. Le président du tribunal lui répond : *Il faut que tu sois une coquine de royaliste, que je ferai guillotiner, puisque les brigands ont tant de déférence pour toi. D'ailleurs, la République ne te sait aucun gré de ce que tu as fait : elle n'a que trop de défenseurs, et elle manque de pain.* Voilà les hommes dont Bonaparte a délivré la France !

De tous mes manuscrits sur l'Amérique je n'ai sauvé que quelques fragments, en particulier *Atala,* qui n'était elle-même qu'un épisode des *Natchez* (1). *Atala* a été écrite dans le désert et sous les huttes des sauvages. Je ne sais si le public goûtera cette histoire, qui sort de toutes les routes connues et qui présente une nature et des mœurs tout à fait étrangères à l'Europe. Il n'y a point d'aventure dans *Atala.* C'est une sorte de poème (2), moitié descriptif, moitié dramatique : tout consiste dans la peinture de deux amants qui marchent et causent dans la solitude, et dans le tableau des troubles de l'amour au milieu du calme des déserts. J'ai essayé de donner à cet ouvrage les formes les plus antiques ; il est divisé en *prologue, récit* et *épilogue.* Les principales parties du récit prennent une dénomination, comme *Les Chasseurs, Les Laboureurs,* etc., et c'était ainsi que, dans les premiers siècles de la Grèce, les rapsodes chantaient sous divers titres les fragments de l'*Illiade* et de l'*Odyssée.*

(1) Voyez la Préface des *Natchez.*

(2) Je suis obligé d'avertir que, si je me sers ici du mot de *poème,* c'est faute de savoir comment me faire entendre autrement. Je ne suis point de ceux qui confondent la prose et les vers. Le poète, quoi qu'on en dise, est toujours l'homme par excellence, et des volumes entiers de prose descriptive ne valent pas cinquante beaux vers d'Homère, de Virgile ou de Racine.

Je dirai aussi que mon but n'a pas été d'arracher beaucoup de larmes : il me semble que c'est une dangereuse erreur avancée, comme tant d'autres, par Voltaire, que *les bons ouvrages sont ceux qui font le plus pleurer*. Il y a tel drame dont personne ne voudrait être l'auteur, et qui déchire le cœur bien autrement que l'*Enéide*. On n'est point un grand écrivain parce qu'on met l'âme à la torture. Les vraies larmes sont celles que fait couler une belle poésie ; il faut qu'il s'y mêle autant d'admiration que de douleur.

C'est Priam disant à Achille :

'Ανδρός παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

Juge de l'excès de mon malheur, puisque je baise la main qui a tué mon fils.

C'est Joseph s'écriant :

Ego sum Joseph, frater vester, quem vendidistis in Ægyptum.

Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu pour l'Egypte.

Voilà les seules larmes qui doivent mouiller les cordes de la lyre. Les Muses sont des femmes célestes, qui ne défigurent point leurs traits par des grimaces ; quand elles pleurent, c'est avec un secret dessein de s'embellir.

Au reste, je ne suis point, comme Rous-

seau, un enthousiaste des sauvages, et, quoique j'aie peut-être autant à me plaindre de la société que ce philosophe avait à s'en louer, je ne crois point que la *pure nature* soit la plus belle chose du monde. Je l'ai toujours trouvée fort laide, partout où j'ai eu occasion de la voir. Bien loin d'être d'opinion que l'homme qui pense soit un *animal dépravé,* je crois que c'est la pensée qui fait l'homme. Avec ce mot de *nature* on a tout perdu. Peignons la nature, mais la belle nature : l'art ne doit pas s'occuper de l'imitation des monstres.

Les moralités que j'ai voulu faire dans *Atala* sont faciles à découvrir : et, comme elles sont résumées dans l'épilogue, je n'en parlerai point ici, je dirai seulement un mot de Chactas, l'amant d'Atala.

C'est un sauvage qui est plus qu'à demi civilisé, puisque non seulement il sait les langues vivantes, mais encore les langues mortes de l'Europe. Il doit donc s'exprimer dans un style mêlé, convenable à la ligne sur laquelle il marche, entre la société et la nature. Cela m'a donné quelques avantages, en le faisant parler en sauvage dans la peinture des mœurs, et en Européen dans le drame de la narration. Sans cela il eût fallu renoncer à l'ouvrage : si je m'étais toujours servi

du style indien, *Atala* eût été de l'hébreu pour le lecteur.

Quant au missionnaire, c'est un simple prêtre qui parle sans rougir *de la croix, du sang de son divin Maître, de la chair corrompue,* etc. ; en un mot, c'est le prêtre tel qu'il est. Je sais qu'il est difficile de peindre un pareil caractère sans réveiller dans l'esprit de certains lecteurs des idées de ridicule. Si je n'attendris pas, je ferai rire : on jugera.

Il me reste une chose à dire : je ne sais par quel hasard une lettre que j'avais adressée à M. de Fontanes a excité l'attention du public beaucoup plus que je ne m'y attendais. Je croyais que quelques lignes d'un auteur inconnu passeraient sans être aperçues ; cependant les papiers publics ont bien voulu parler de cette lettre (1). En réfléchissant sur ce caprice du public, qui a fait attention à une chose de si peu de valeur, j'ai pensé que cela pouvait venir du titre de mon grand ouvrage : *Génie du Chritianisme,* etc. On s'est peut-être figuré qu'il s'agissait d'une affaire de parti, et que je dirais dans ce livre beaucoup de mal de la Révolution et des philosophes.

Il est sans doute permis à présent, sous un

(1) Voyez cette lettre à la fin du *Génie du Christianisme.*

gouvernement qui ne proscrit aucune opinion paisible, de prendre la défense du christianisme. Il a été un temps où les adversaires de cette religion avaient seuls le droit de parler. Maintenant la lice est ouverte, et ceux qui pensent que le christianisme est poétique et moral peuvent le dire tout haut, comme les philosophes peuvent soutenir le contraire. J'ose croire que, si le grand ouvrage que j'ai entrepris, et qui ne tardera pas à paraître, était traité par une main plus habile que la mienne, la question serait décidée.

Quoi qu'il en soit, je suis obligé de déclarer qu'il n'est pas question de la Révolution dans le *Génie du Christianisme :* en général, j'y ai gardé une mesure que, selon toutes les apparences, on ne gardera pas envers moi.

On m'a dit que la femme célèbre (1) dont l'ouvrage formait le sujet de ma lettre s'est plainte d'un passage de cette lettre. Je prendrai la liberté de faire observer que ce n'est pas moi qui ai employé le premier l'arme que l'on me reproche et qui m'est odieuse ; je n'ai fait que repousser le coup qu'on portait à un homme dont je fais profession d'admirer les talents et d'aimer tendrement la personne. Mais, dès lors que j'ai offensé, j'ai été trop loin ; qu'il soit donc tenu pour effacé, ce

(1) Madame de Staël.

passage. Au reste, quand on a l'existence brillante et les talents de Mme de Staël, on doit oublier facilement les petites blessures que nous peut faire un solitaire et un homme aussi ignoré que je suis.

Je dirai un dernier mot sur *Atala :* le sujet n'est pas entièrement de mon invention ; il est certain qu'il y a eu un sauvage aux galères et à la cour de Louis XIV ; il est certain qu'un missionnaire français a fait les choses que j'ai rapportées ; il est certain que j'ai trouvé dans les forêts de l'Amérique des sauvages emportant les os de leurs aïeux et une jeune mère exposant le corps de son enfant sur les branches d'un arbre. Quelques autres circonstances aussi sont véritables, mais comme elles ne sont pas d'un intérêt général, je suis dispensé d'en parler.

Collection " REFLETS "